

La question bantoue: bilan et perspectives

Koen Bostoen & Claire Grégoire

Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren

Université libre de Bruxelles

koen.bostoen@africamuseum.be

Depuis son émergence au 19^e siècle, la linguistique historico-comparative africaine a été pratiquée non seulement en vue de reconstruire l'histoire des langues, mais aussi pour reconstituer le passé des communautés qui les parlent. À la reconstruction de l'histoire, la linguistique fournit la classification des langues, la reconstruction lexicale et les modèles relatifs aux contacts linguistiques (Nurse 1997). Elle est ainsi devenue l'une des principales méthodes utilisées pour reconstruire l'histoire de l'Afrique sub-saharienne et a été une source d'inspiration pour d'autres disciplines comme l'archéologie, l'anthropologie et la génétique. Elle a contribué, et contribue toujours, à l'approche pluridisciplinaire de l'histoire africaine.

L'importance de la linguistique comme outil historique, ainsi que son aptitude à l'échange interdisciplinaire se sont révélées de manière particulièrement marquante en ce qui concerne l'une des principales énigmes de l'histoire africaine, voire humaine: l'expansion bantoue. Les langues bantoues, au nombre d'environ 500, constituent le groupe linguistique le plus important d'Afrique et celui dont l'aire géographique est la plus vaste puisqu'elle s'étend du Cameroun jusqu'en Afrique du Sud. Cependant, le bantou n'est qu'un embranchement inférieur du groupe Benue-Congo, lui-même inséré dans l'ensemble Niger-Congo qui va du Sénégal au Cap (cf. Annexe 1). Quand et comment les langues bantoues, dégagées du reste du Benue-Congo, se sont-elles dispersées sur l'immense territoire qu'elles occupent actuellement ? Pour répondre à cette question, des données linguistiques ont été associées à des données non linguistiques. Bien que la propagation des langues bantoues soit avant tout un objet de réflexion pour les linguistes, les historiens, les archéologues, les anthropologues et les généticiens ont aussi contribué à la reconstruction des processus historiques qui la sous-tendent. Ainsi, à partir de la seconde moitié du siècle dernier, le « problème bantou » (Eggert 2005) a fait

l'objet d'une recherche pluridisciplinaire sans équivalent pour le continent africain. Toutefois, malgré les efforts et les progrès accomplis, de nombreuses questions restent en suspens. Le but du présent article est de dresser un court bilan d'un demi-siècle de recherches pluridisciplinaires, et de présenter quelques questions majeures que les recherches futures doivent encore éclaircir.

1. Courte historique de la bantouistique comparée

Avant d'aborder les études bantoues accomplies durant ces dernières décennies, il convient de commenter brièvement l'oeuvre de quelques pères fondateurs de la bantouistique comparée, ne fût-ce que pour souligner le fait que l'étude comparative des langues bantoues est à peine plus récente que celle des langues indo-européennes (Doneux 2003). Même si la bantouistique comparée ne bénéficiait pas d'une même ferveur académique que la recherche portant sur l'indo-européen, il reste que le missionnaire allemand Wilhelm Bleek a fondé la discipline dans les années 1850. Reconnaisant l'unité historique des langues bantoues, il leur attribua le nom qui est le leur jusqu'à présent (*ba-ntu*, pl. de *mu-ntu* 'être humain') et il développa le système de présentation des classes nominales qui, à quelques modifications près, est celui qui est encore en vigueur aujourd'hui. Carl Meinhof se consacra à la reconstruction phonologique, lexicale et grammaticale de la protolangue des langues bantoues, qu'il appelait l'*Ur-Bantu*. Il découvrit que le protobantou avait sept voyelles et non cinq, et que les changements historiques subis par les consonnes devant les voyelles du premier degré expliquent les incohérences apparentes dans les séries comparatives. C'était là une avancée capitale pour mieux comprendre l'évolution historique du système phonique bantou. Meinhof fut à l'origine des écoles bantouistes allemande et sud-africaine. À Malcolm Guthrie, la bantouistique doit non seulement l'énorme synthèse publiée dans *Comparative Bantu* (1967-1971), mais aussi la classification référentielle en 15 zones qu'il a faite des langues bantoues à partir d'un ensemble de critères typologiques et géographiques. Étant donné le grand nombre de langues bantoues et l'immense aire qu'elles occupent, un tel système de codage est très utile dans les études comparatives, puisqu'il permet de localiser une langue selon la zone et le groupe auxquels elle appartient. Ceci explique pourquoi, à quelques modifications et mises à jour près (pour la

mise à jour la plus récente, voir Maho 2003), cette classification est jusqu'à présent le système de référence utilisé par la bantouistique comparée. Toutefois, cet outil référentiel n'a qu'une valeur historique limitée. Développé pour faciliter les études comparées, ce classement n'a jamais été une classification phylogénétique du bantou, même aux yeux de son auteur. Néanmoins, plusieurs études postérieures ont tenté de la faire correspondre davantage aux réalités historiques. Un exemple de ce type de révision est l'établissement d'une zone J, proposée par l'école de Tervuren comme regroupement d'une partie des zones D et E de Guthrie (Meeussen 1953; Bastin 1978). Elle est une des rares révisions qui est largement, quoique non universellement, utilisées. À l'origine de l'école de Tervuren se retrouve le dernier père fondateur de la bantouistique comparée que nous souhaitons mentionner, à savoir Achille E. Meeussen. Faisant le point des connaissances acquises à cette époque sur la protolangue bantoue et y adjoignant un très grand nombre de propositions nouvelles de grande valeur, il est notamment l'auteur de deux ouvrages de référence: *Bantu Grammatical Reconstructions* (1967) et *Bantu Lexical Reconstructions* (1969). Les *Reconstructions Bantoues Lexicales III* (Bastin et al. 2003), base de données disponible sur la Toile comptant environ 10.000 reconstructions protobantoues et autres, en est l'héritier le plus récent. Ce bref aperçu historique de la bantouistique jusqu'à la fin des années 60 nous permet de conclure qu'en Afrique, le bantou est non seulement le groupe linguistique le plus important en nombre de langues, en nombre de locuteurs et en superficie, mais qu'il est sans aucun doute aussi le mieux étudié et le mieux connu. C'était le cas au début de la seconde moitié du siècle dernier, et c'est toujours le cas aujourd'hui, ce dont témoigne le récent ouvrage de référence édité par Derek Nurse & Gérard Philippson (2003), qui est le premier ouvrage consacré à l'Afrique dans le *Routledge Language Family Series*.

Ainsi, l'exemple du bantou illustre que des résultats substantiels en matière de grammaire comparée et de reconstruction des protolangues sont envisageables en dépit des difficultés particulières que rencontrent les comparatistes africanistes. À l'application des méthodes comparatives classiques mises au point par les indo-européanistes s'opposent notamment l'absence d'écritures anciennes laissant le témoignage direct de langues antérieures ou de protolangues intermédiaires, l'énorme diversité linguistique, la qualité douteuse de certaines descriptions anciennes faites durant la colonisation et une documentation défectueuse en ce qui concerne certaines régions (à l'extérieur du

domaine bantou plus encore qu'à l'intérieur), sans compter le petit nombre de linguistes africanistes et la pauvreté de leurs moyens. On citera aussi l'approche trop particulariste de certaines écoles contemporaines qui se contentent de décrire un ou quelques sous-systèmes grammaticaux pour illustrer leurs modèles théoriques, sans fournir une description globale du système de la langue, ce qui déforce singulièrement le comparatiste.

2. Classification externe du bantou

Afin de mener une réflexion globale sur le problème bantou, il convient qu'on envisage tout d'abord les rapports historiques que les langues bantoues entretiennent avec d'autres groupes linguistiques. Pour ce qui est de la classification externe, les parents les plus proches du bantou se trouvent au Cameroun central et au sud-est du Nigeria. Il est généralement admis depuis la classification des langues africaines que l'on doit à J. Greenberg (1963) que le bantou fait partie du groupe Benue-Congo, qui est lui-même un sous-ensemble du Niger-Congo, le plus grand phylum linguistique du continent. Résultant d'une méthode peu classique connue sous le nom de comparaison massive (*'mass comparison'*), la classification de Greenberg n'a été révisée que sur des points mineurs, malgré les progrès accomplis durant plus de quarante ans et, notamment, malgré la multiplication des descriptions nouvelles. Une de ces rares révisions est la jonction de son Benue-Congo et de son Kwa oriental en un seul embranchement dit 'New Benue-Congo' (Blench 1989; Bennett & Sterk 1977; Williamson 1989), mais plus communément nommé à nouveau 'Benue-Congo' par les chercheurs d'aujourd'hui (Williamson & Blench 2000). Toutefois, la classification interne de ce Benue-Congo revisité est très mal connue. Après les recherches intensives des années 70-80, au sein d'un groupe de recherche interuniversitaire animé par Jan Voorhoeve, les tentatives de classification interne de ce groupe se sont raréfiées et la description des langues non bantoues qu'il comporte a progressé trop lentement. Or une meilleure connaissance de l'évolution de ce groupe est nécessaire pour mieux comprendre le problème bantou. De plus, le statut linguistique exact du bantou par rapport au reste du groupe ainsi que la manière dont l'expansion bantoue a résulté de sa fragmentation restent à éclaircir.

Une des principales difficultés que pose la classification externe du bantou est sa définition historique à l'intérieur du Benue-Congo, plus précisément au sein du sous-groupe dit bantoïde. Faute d'innovations précises et convaincantes, aucune frontière linguistique nette ne sépare le 'bantou stricto sensu' ou '*Narrow Bantu*', tel qu'il a été délimité par M. Guthrie, des langues bantoïdes non bantoues les plus proches, avec lesquelles il forme un ensemble continu souvent désigné par le terme 'bantou élargi' ou '*Wide Bantu*'. La clef de l'articulation entre bantou et bantoïde semble se situer dans le bantou dit du Mbam (A40/60), un petit groupe de langues du centre du Cameroun, qui tantôt attire, dans les classifications lexicostatistiques, le reste de la zone A et l'ensemble B10-30 vers le bantoïde, tantôt est associé, avec le seul A50, à un embranchement bantoïde non bantou (Bastin & Piron 1999:155) (cf. Annexe 1). Nurse & Philippson (2003) ont récemment proposé plusieurs éléments de la morphologie verbale comme d'éventuels traits innovateurs typiques du bantou, par exemple certains suffixes verbaux (-ile, -i, -a(n)ga), l'existence de deux négatifs contrastifs (pré- et post-initial) et les degrés multiples qui organisent la référence au passé et au futur. Cependant, on doit se garder du silence des sources, en ce sens que le mauvais état de la description des langues non bantoues du Benue-Congo peut obscurcir la distribution réelle de certains traits linguistiques.

On notera que plusieurs propriétés typiquement bantoues, comme les classes nominales et la dérivation verbale, n'apparaissent que sous forme de traces dans certains embranchements éloignés du Benue-Congo, voire du Niger-Congo. Le bantou paraît donc présenter un ensemble de traits archaïques, ce qui n'est cependant reconnu que par un petit nombre de chercheurs. Les préfixes nominaux à consonne nasale, par exemple, qui ont longtemps été considérés comme une innovation permettant de définir le bantou à l'intérieur du bantoïde (cf. Greenberg 1963:35), constituent un exemple de ces archaïsmes (Miehe 1991). Malgré sa position inférieure dans l'arbre généalogique du Niger-Congo, la maîtrise du bantou paraît donc indispensable à l'étude historique de la famille dans son ensemble. Une meilleure compréhension de l'histoire du Benue-Congo et du bantou est la pierre angulaire qui permettra d'améliorer notre connaissance du Niger-Congo, dont la classification interne est sujette à des modifications incessantes, au point qu'il a été suggéré, à tort sans doute, que ce phylum serait plutôt une unité typologique qu'une famille génétique (Dixon 1997:32-5).

La position géographique des parents non bantous les plus proches et l'argument de la plus grande diversité linguistique conduisent généralement à admettre que le foyer d'origine des langues bantoues se trouve dans la zone frontalière entre le Nigeria et le Cameroun et, plus particulièrement, dans la région camerounaise des *Grassfields*. La dispersion des langues bantoues à partir de cette région aurait commencé, il y a au moins cinq millénaires. Dans cette optique, il est utile de noter que, contrairement à celle qui porte sur l'aire bantoue, l'étude des facteurs extralinguistiques liés à la fragmentation du Benue-Congo et à l'émergence du bantou est encore actuellement peu développée. Des recherches archéologiques dans la région des *Grassfields* indiquent, à partir 5000 à 4000 ans avant notre ère, l'introduction progressive de nouvelles technologies, comme les outils macrolithiques et la poterie. Il semble que ce phénomène soit dû à des communautés migrantes venues du nord sans doute à cause de la détérioration climatique qui s'était produite au Sahel et au Sahara à cette même époque (de Maret 1994-95:320; Hassan 1996; Lavachery 2001:240-1). Vu l'hypothèse qui situe le centre de dispersion du Benue-Congo aux environs de la confluence du Niger et de la Benue (Williamson 1989), il n'est pas impossible que la séparation graduelle du bantou de la souche commune Benue-Congo ait coïncidé avec l'introduction, dans les *Grassfields*, de ces nouvelles technologies. La récente reconstruction, en protobantou, de vocabulaires relatifs au travail de la poterie et au palmier à huile, qui remontent jusqu'en proto-Benue-Congo, est au moins un indice qui confirme ce lien historique (Bostoen 2005a, 2005b, à paraître).

3. Classification interne du bantou

Pour ce qui est de l'évolution interne du groupe, il importe de souligner que jusqu'à présent, aucune classification complète des langues bantoues n'a été menée de manière satisfaisante (Schadeberg 2003:155). À quelques exceptions près, les principales classifications ont été élaborées à partir d'une approche lexicostatistique. En dépit des multiples critiques qui lui sont opposées, l'apport de la lexicostatistique n'est pas négligeable. La méthode présente l'avantage de pouvoir obtenir à moindres frais, même dans des régions pauvrement documentées et sans tradition écrite ancienne, une classification préliminaire dont les résultats devront ensuite être précisés, validés ou infirmés par d'autres approches. Les groupes flottants, repérés à travers la multiplicité

des arbres, incitent à rechercher, dans chaque cas, les causes pour lesquelles des divergences apparaissent dans la hiérarchisation des groupes, et à procéder à des recherches plus poussées pour établir le rapprochement généalogique le plus plausible (Bastin & Piron 1999). L'étude lexicostatistique la plus globale et la plus récente est celle de Bastin *et al.* (1999). Elle n'incorpore pas moins de 542 langues et variétés de langues. De manière très schématique, en ne retenant que les premiers embranchements, une comparaison basée sur cinq arbres de cette étude permet d'établir quatre groupes principaux: le bantou du mbam/bubi (A40/60+A31), le bantou A/B10/B30/(B20), le bantou centre-ouest et le bantou est-sud (Bastin & Piron 1999:151-2) (cf. Annexe 1). Ces grandes divisions du bantou confirment ce que plusieurs études antérieures ont révélé et réaffirment donc l'idée générale que l'on a de l'organisation interne du groupe. Toutefois, le débat porte sur les rapports que ces sous-ensembles entretiennent entre eux et, par extension, sur la question de savoir comment le bantou s'est réparti sur son territoire actuel.

Les classifications linguistiques, qui nous informent sur les origines et les modes d'expansion des langues, sont un repère essentiel pour les sciences connexes. Comme les modèles arborescents que produit la lexicostatistique sont les plus articulés, ce sont logiquement ceux auxquels ont le plus souvent recours les scientifiques d'autres disciplines. L'archéologie, quant à elle, a joué et joue encore un rôle considérable dans l'élaboration des paradigmes développés pour expliquer la dispersion des langues bantoues (Eggert 2005). L'évidence archéologique est employée pour étayer les théories linguistiques, et réciproquement, les hypothèses linguistiques aident à intégrer les données archéologiques dans un récit historique. Toutefois, dans les premières tentatives pour intégrer linguistique et archéologie, l'idée d'une dispersion extrêmement rapide des langues bantoues (née du paradoxe entre la position inférieure du groupe bantou au sein du Niger-Congo et son actuelle répartition étendue) a systématiquement produit des modèles simples de migrations massives à longue distance (par exemple Oliver 1966). Les mêmes schémas réducteurs dominent d'ailleurs les récents rapprochements entre les classifications de la linguistique et celles de la génétique des populations, auxquels les généticiens se livrent souvent en gommant la valeur informative des divergences qui existent entre les deux types de classifications et en négligeant la collaboration nécessaire des linguistes (par exemple Belezza *et al.* 2005). Ceci peut mener à plusieurs faiblesses

méthodologiques, comme l'interprétation inconsidérée des données de langues, l'utilisation de classifications linguistiques périmées, le manque d'exactitude dans les catégorisations linguistiques, l'utilisation de critères sociolinguistiques imprécis dans le choix des personnes représentatives ou la négligence des données ethnolinguistiques (cf. van der Veen *et al.* à paraître).

À l'échelle des embranchements primaires du bantou, deux modèles historiques prévalent (cf. Wiesmüller 1997). La position du bantou est-sud par rapport aux autres embranchements ne fait pas l'unanimité parmi les bantouistes. Un premier scénario considère le bantou est-sud et le bantou ouest-central comme deux embranchements primaires du protobantou. La dispersion du groupe occidental est caractérisée par une trajectoire nord-sud à travers la forêt équatoriale et par une fragmentation interne rapide. La répartition du groupe oriental s'est faite d'ouest en est le long de la lisière septentrionale de la forêt, avant qu'il ne se disperse en direction méridionale à partir de la région des Grands Lacs (Bastin *et al.* 1983, 1999 ; Coupez *et al.* 1975; Möhlig 1981). Le second modèle suppose une première expansion méridionale à partir du foyer originel à travers la forêt jusque dans la région du Bas-Congo. Depuis ce nœud, une dispersion fragmentée aurait eu lieu. Le bantou oriental serait issu d'une de ces ramifications, et serait donc subordonné au bantou occidental (Dalby 1975; Ehret 2001; Heine *et al.* 1977; Henrici 1973). En fin de compte, ces différends ainsi que le développement des échanges interdisciplinaires montrent de plus en plus que les rapports existant entre les cultures matérielles, les embranchements linguistiques et les groupes ethniques exigent des modèles explicatifs plus complexes.

Il est évident que la reconstitution de l'évolution historique d'un groupe de langues ne peut se faire à partir de la seule étude du lexique. La valeur historique des classifications lexicostatistiques est limitée et certains aspects de la méthode sont discutables. De surcroît, le modèle arborescent que produit cette approche n'est pas le mieux adapté pour représenter l'évolution d'un groupe de langues, certainement pas celle du bantou (Nurse & Philippson 2003; Vansina 1995). Les conclusions historiques qui découlent de l'étude comparative globale de plusieurs propriétés grammaticales sont difficiles à concilier avec un modèle simple d'évolution génétique du bantou représentée en 'arbre'. Des modèles plus complexes qui rendent compte des convergences linguistiques et des phénomènes d'interférence ('*Sprachbund*', '*areal spread*', '*language shift*') s'avèrent nécessaires. Il

est de plus en plus clair que l'aire linguistique bantoue telle qu'on la connaît aujourd'hui est le résultat d'une interaction constante et complexe entre des processus de divergence découlant de l'expansion rapide et de la séparation des langues, et des processus d'interférence liés à des contacts de longue durée. Ainsi, des groupes qui ont subi une longue évolution divergente peuvent rentrer en contact afin de reformer une aire linguistique homogène dont la re-différentiation progressive mène de nouveau à des langues distinctes. En termes sociolinguistiques, certaines communautés bantouphones forment depuis longtemps un continuum multilingue au sein duquel le maintien de la langue maternelle sert à affirmer une identité sociale propre (= différenciation), alors que la maîtrise des langues voisines permet de forger des alliances matrimoniales et d'assurer des échanges commerciaux (= convergence) (Schadeberg 2003). Dans un tel contexte, il n'est pas surprenant que la méthode comparative classique soit difficilement applicable, sauf peut-être à l'intérieur de groupes linguistiques qui se définissent à l'échelle sous-régionale, comme le sabaki étudié par Nurse & Hinnebusch (1993). L'identification de sous-groupes sur base d'un nombre d'innovations partagées est quasi impossible, puisqu'à la diversification initiale a souvent succédé une période de contacts qui a estompé les frontières linguistiques.

4. Le bantou de la côte orientale: résultat d'une migration humaine rapide ?

Cependant, dans certains cas, l'ensemble des indices permet tout de même de présumer l'existence d'aires anciennes de fragmentation linguistique qui résultent de la dispersion relativement rapide de communautés bantouphones dans des régions où le bantou était absent auparavant. Plusieurs faits linguistiques et archéologiques indiquent par exemple la présence d'un très vieil axe de fragmentation du bantou qui relie le nord-est du domaine avec le sud-est à travers une passerelle qui suit approximativement la plaine côtière de l'Océan Indien et son arrière-pays immédiat (cf. Annexe 2). Si l'homogénéité du bantou oriental est souvent soulignée, seules les langues du nord-est manifestent un degré de cohérence qui semble refléter une unité génétique. Ce 'Northeast Savanna Bantu' (= bantou du nord-est) serait caractérisé par au moins une innovation phonologique commune, à savoir la règle de Dahl (Nurse & Philippson 2003:175). Il s'agit d'un processus de dissimilation consonantique dont l'application précise varie

d'une langue à l'autre, mais qui change, de manière générale, une consonne sourde en la sonore correspondante quand elle est suivie d'une autre sourde (Davy & Nurse 1982). Le fait que ce trait, absent du reste du groupe bantou, est partagé par plusieurs langues bantoues du nord-est (E50-70, F30-30, G10-40, G60, N11 et la zone J entière), suggère que leurs protolangues respectives avaient une origine commune ou faisaient partie d'une même chaîne dialectale (Nurse 1999:31). Toutefois, même si elles n'ont pas pu identifier une pareille innovation partagée démarquant un sous-groupe comme le bantou du nord-est, plusieurs études aboutissent au constat que les langues de l'extrême nord-est, les langues de l'extrême sud-est et certaines langues côtières intermédiaires témoignent d'une plus forte connexion à la fois interne et vis-à-vis des autres langues du bantou-est. Bastin (1983), par exemple, a montré que le pokomo (zone E), le caga, le shambala, le swahili (zone G), le sena (zone N), le makua (zone P), le manyika, le venda, le sotho-nord, le zulu et le gitonga (zone S) sont plus étroitement apparentées entre elles sur le plan grammatical qu'avec le reste du bantou-est. Huffman & Herbert (1994-1995) sont parvenus à des conclusions similaires en comparant des profils culturels et des éléments grammaticaux de plusieurs langues traditionnellement considérées comme orientales, ainsi que Flight (1988) à partir d'une réinterprétation de données lexicales provenant des 28 langues-test de Guthrie. Toutefois, le trait linguistique le plus marquant réparti dans cette marge qui borde le domaine bantou à l'est et s'étend, le long de l'océan, de l'extrême nord à l'extrême sud, est sans doute le suffixe ^o-inI utilisé pour exprimer la localisation. Il s'agit d'une innovation morphologique dont l'étymologie est encore inconnue, mais qui est sans aucun doute de souche orientale. Sa répartition ne s'explique certainement pas comme une diffusion sous l'influence du swahili (Grégoire 1975:187-204). Vu que la suffixation au thème nominal est très rare en bantou, il est aussi peu probable qu'il soit le résultat d'innovations convergentes. En d'autres termes, l'occurrence de ce suffixe semble se prêter idéalement à la démarcation d'un sous-groupe génétique, même si sa répartition est assez irrégulière. Selon Schadeberg (2003:157-8), c'est précisément cette distribution discontinue qui discrédite l'hypothèse de l'héritage d'un ancêtre commun, puisqu'elle impliquerait que certaines langues l'aient perdu après la fragmentation du sous-groupe. Toutefois, il n'est pas impossible que sa distribution ait été interrompue par d'autres facteurs. Un scénario qui pourrait rendre compte de la répartition irrégulière de ce suffixe locatif est la dispersion rapide de l'ancêtre des

langues qui le possèdent actuellement. La rapidité de cette dispersion peut avoir abouti à une implantation éparpillée de communautés apparentées dont la proximité linguistique initiale s'est graduellement effritée à la suite d'évolutions ultérieures, comme l'imbrication ou la superposition tardives de langues bantoues d'origine différente. Dans cette perspective, il importe de noter que l'archéologie de l'âge du fer ancien en Afrique orientale et australe semble soutenir l'hypothèse d'une migration rapide de communautés sans doute bantouphones, le long du littoral. La continuité stylistique et chronologique des premières poteries littorales et le laps de temps limité qui séparent la tradition céramique septentrionale, dite « Kwale », de la tradition méridionale, dite « Matola », suggèrent qu'autour du deuxième siècle de notre ère, une dispersion sur plus de 3000 km a eu lieu en moins de deux siècles (Phillipson 2005:252). La plaine côtière entre le sud du Kenya au nord et le Natal au sud a donc constitué le corridor d'une dispersion de communautés agricoles apparentées pendant les premiers siècles de notre ère (Sinclair 1991:191-2). De surcroît, ces traditions céramiques littorales sont étroitement apparentées à la tradition Urewe de la région des Grands Lacs, dont les manifestations les plus anciennes apparaissent à l'ouest du lac Victoria, dans les environs du Buhaya en Tanzanie et la rivière Kivu-Rusizi au Burundi et au Rwanda (Lane 2004; Van Grunderbeek 1992). L'émergence de cette tradition date au plus tard du 6^e siècle avant notre ère (Clist 1987, Van Grunderbeek 1992, Schmidt 1997). Les sites où elle est apparue se répartissent sur une surface de 400.000 kilomètres carrés, du Kivu à l'Ouest jusqu'aux rives orientales du Lac Victoria à l'Est, du Nil dans la région Chobi en Uganda au Nord jusqu'aux rives méridionales du Lac Victoria et au Burundi au Sud (Clist 1987:38), mais les sites les plus anciens à l'est du Lac Victoria sont généralement de 700 à 1000 ans plus récents (Lane 2004, Van Grunderbeek 1992). Des fouilles récentes le long de la côte centrale de la Tanzanie, par exemple, ont mené à l'établissement d'une tradition céramique, qui représente clairement une phase transitoire entre la céramique ancestrale Urewe et les traditions littorales susmentionnées qui s'étendent du nord au sud. Cette tradition dite « Limbo » prédomine entre le premier siècle avant et le troisième siècle de notre ère (Chami 2003). Cet enchaînement chronologique et typologique de traditions céramiques régionales laisse supposer une dynamique des populations qui va d'ouest en est à partir de la région des Grands Lacs vers la côte kenyane et tanzanienne,

et depuis cette région une dispersion ultérieure le long du littoral vers l'actuelle Afrique du Sud. La céramique Urewe représente la tradition ancestrale de l'âge du fer ancien dans cette partie de l'Afrique orientale. Elles se distinguent des poteries de l'âge de la pierre récent au point que l'on peut affirmer que leurs fabricants respectifs n'étaient pas apparentés. Associée à la propagation d'une technique de fonte de fer très élaborée, de l'élevage, de l'agriculture et de villages (semi-)permanents, la dispersion progressive de la poterie Urewe est souvent considérée comme la principale signature archéologique de l'introduction et de la première dispersion du bantou en Afrique orientale (Lane 2004:251; Phillipson 2005:249, 264). Ainsi, l'enchaînement chronologique et typologique de la tradition Urewe et des traditions céramiques régionales qui en sont dérivées pourrait être le corrélat matériel de la fragmentation successive de plusieurs continuums dialectaux distincts mais imbriqués. Dans ce sens, il n'est pas inconcevable que l'expansion et la diversification de la tradition Urewe et la première fragmentation du nœud ancestral 'Northeast Savanna Bantu' soient deux concrétisations d'une même réalité historique. De même, la proximité linguistique entre certaines langues de l'extrême nord-est du domaine bantou, certaines langues de l'extrême sud-est et certaines langues intermédiaires plus ou moins côtières suggère qu'à partir de ce continuum dialectal ancestral, un deuxième continuum s'est dégagé dont l'expansion correspond à celle des premières traditions céramiques littorales de l'âge du fer ancien. Cette première dispersion du bantou le long du littoral oriental semble donc être le résultat d'une migration humaine rapide. L'éparpillement de petites communautés agricoles dans la plaine côtière a mené à l'implantation de plusieurs centres de fragmentation locale. Selon Schadeberg (2003:158), ni l'occurrence de la règle de Dahl ni celle du suffixe locatif *°-inI* n'ont une valeur classificatoire, puisque leurs aires de distribution s'imbriquent. Ceci ne permet pas de regrouper les langues utilisant *°-inI* en excluant celles qui attestent la règle de Dahl. En effet, le chevauchement de différentes aires de distribution empêche d'assigner une ascendance unidirectionnelle aux langues qui se trouvent dans le périmètre de l'intersection. Toutefois, le dégagement progressif du grand continuum dialectal littoral à partir du bout oriental de l'aire dialectale 'Northeast Savanna Bantu' pourrait expliquer le croisement des isoglosses de ces deux innovations à profondeur chronologique distincte. Certes, cette hypothèse est confrontée à de nombreuses questions non résolues, mais les indications linguistiques ainsi que les analogies entre données

linguistiques et archéologiques sont trop manifestes pour qu'on puisse les négliger. Une piste à examiner est la présence de traces figées ou lexicalisées de la règle de Dahl dans les langues de la côte orientale et de l'extrême sud-est. Une telle présence pourrait indiquer que le changement phonologique se serait éteint dans une phase précoce de l'expansion littorale, de manière qu'il ne se serait pas accompli pleinement comme dans les langues du nord-est. Un autre problème est le statut historique des langues de la zone J, parce que l'équation historique entre 'Urewe' et 'Northeast-Savanna Bantu' présuppose que la langue parlée par les artisans de la céramique Urewe ait été le 'proto-Northeast Savanna Bantu'. Bien que la zone J manifeste un haut degré de cohérence interne, qu'elle ait également conservé beaucoup d'archaïsmes bantous et qu'elle apparaisse comme un foyer de dispersion secondaire (Meeussen 1980), on ne dispose pas, à l'heure actuelle, d'indices linguistiques concluants pour poser qu'elle constitue un embranchement précoce du proto-Northeast Savanna. Si c'était le cas, on pourrait considérer les langues de cette zone comme les descendantes de la langue des artisans de la poterie Urewe qui sont restés en place, tandis que les autres langues de la savane nord-est seraient issues des langues des communautés qui se sont éloignées graduellement du foyer d'origine. Finalement, l'identification d'innovations exclusivement partagées entre le bantou du nord-est et le bantou de la côte orientale renforcerait évidemment cette hypothèse d'enchaînement dialectal. Quoiqu'il s'agisse d'un indice assez faible, car issu du vocabulaire culturel, une pareille innovation partagée est un nom désignant une poterie particulière, à savoir °-*kádango* « poêle à frire » (Bostoen 2005a:430-2). Un trait qui mérite une recherche renouvelée sur base d'une documentation mise à jour est la classe locative *i-* que Grégoire (1975:170-84) a identifié avec un usage particulièrement similaire en zones J et S, et peut-être aussi au nord-ouest du domaine, où le statut du préfixe est plutôt proche de celui d'une préposition.

5. Le bantou de la savane et l'aire luba: zones de convergence ?

Outre les évolutions divergentes résultant d'une rapide migration humaine à longues distances ainsi que de la fragmentation de langues apparentées, certains rapprochements entre langues bantoues indiquent plutôt l'existence de grandes aires linguistiques qui se seraient formées à travers des contacts intenses et des échanges de longue durée. Le

regroupement des langues bantoues de la savane résulte probablement de telles influences latérales postérieures aux fragmentations principales du bantou, et non d'une ancienne unité génétique comme certains le supposent (Bennett & Sterk 1977 ; Ehret 2001; Heine *et al.* 1977). Plusieurs traits qui ont de prime abord une répartition importante dans les langues de la savane, comme la spirantisation, la règle de Meinhof ou l'harmonie vocalique asymétrique dans les extensions verbales, ne semblent en fin de compte pas valables pour séparer généalogiquement les langues de la savane du reste du bantou (Nurse & Philippson 2003:173-6). La formation d'une aire bantoue assez homogène dans 'la' savane serait plutôt l'aboutissement d'une interinfluence intensive et de l'imbrication progressive des deux embranchements primaires du groupe, à savoir le bantou oriental et le bantou occidental. Un lieu de rencontre par excellence entre l'est et l'ouest est l'aire luba et les groupes avoisinants en RDC (cf. Annexe 3). À ce titre, une récente étude comparative du vocabulaire relatif au travail de la poterie en bantou a confirmé ce que des études antérieures avaient déjà révélé (Bostoen 2005a). Les vocabulaires techniques présentent le double avantage d'être souvent constitués de plusieurs strates lexicales et d'offrir une liaison identifiable entre des formes, des sens et des objets réels, tout en donnant, particulièrement dans le cas de la céramique, la possibilité de travailler en collaboration avec les archéologues dans une optique interdisciplinaire. Si les langues du groupe luba sont généralement considérées comme appartenant au bantou oriental, l'utilisation d'un vocabulaire typiquement occidental pour référer à des concepts fondamentaux du travail de la poterie comme l'argile à poterie indique au moins des contacts intenses avec des communautés d'origine occidentale, voire peut-être la présence d'un substrat de souche occidentale (résultant de l'absorption de langues *in situ*). D'autre part, la distribution géographique de certains termes désignant des types précis de poteries suggère que leur histoire est allée de pair avec l'unification politique réalisée par les anciens royaumes Luba et Lunda, dont les cultures se sont répandues entre la rivière Kwango à l'ouest et le Lac Tanganyika à l'est (Vansina 1966:10). La dispersion de ce vocabulaire largement au-delà des langues proches du pouvoir central montre que le rayonnement culturel des grands royaumes précoloniaux ou d'autres systèmes politiques forts dépassait de loin les aires où s'exerçait le pouvoir politique (cf. Mercader *et al.* 2006). Ceci met en lumière la force unificatrice que peuvent exercer des pouvoirs centralisés relativement récents sur des langues issues pourtant

d'embranchements distincts. Ce phénomène mérite la plus grande attention, puisque ses répercussions vont au-delà du niveau purement linguistique.

6. Bilan et perspectives

En résumé, malgré les progrès accomplis dans la compréhension de la question bantoue, de nombreuses questions restent en suspens ou sont encore trop peu étudiées. Aucune des classifications internes du bantou n'a fait l'unanimité parmi les bantouistes. De même, la classification interne du Benue-Congo est toujours sujette à diverses interprétations. Des recherches plus approfondies sont nécessaires pour mieux comprendre comment l'interaction complexe entre les processus de divergence (découlant de l'expansion rapide et de la séparation) et les processus d'interférence (liés à des contacts de longue durée) ont façonné ces aires linguistiques. Seules de nouvelles recherches permettront d'aboutir à une idée plus réaliste de leur évolution à travers le temps et l'espace. Une meilleure intégration des données linguistiques dans des approches pluridisciplinaires peut clarifier certains facteurs extralinguistiques qui ont stimulé cette évolution. Les lacunes méthodologiques que révèlent certaines recherches menées dans un passé récent induisent à la prudence dans les échanges interdisciplinaires et montrent que l'étude précise de cas particuliers est nécessaire pour acquérir une compréhension plus fine des corrélations possibles entre la linguistique historique et les disciplines connexes. De surcroît, jusqu'ici, les collaborations pluridisciplinaires se sont avant tout focalisées sur la question des origines lointaines. Elles se sont insuffisamment penchées sur des questions aussi fondamentales que l'évolution économique, technologique, sociale ou politique qui s'est produite à l'intérieur des groupes eux-mêmes, à des époques plus récentes. À cet égard, l'étude comparée des vocabulaires culturels se montre intéressante. Des programmes de recherche régionaux, réalisés dans des équipes pluridisciplinaires, nous donneront sans doute de nouvelles armes pour traiter des questions aussi complexes que le problème bantou. Pour l'Afrique, cette problématique a évidemment une grande importance, mais elle a aussi un intérêt méthodologique plus large. Elle peut s'intégrer dans des réflexions qui dépassent de loin son cadre spécifique. Elle contribuera à approfondir les connaissances en linguistique générale; elle permettra de poursuivre, avec les chercheurs d'autres familles linguistiques, un dialogue qui s'est déjà montré fructueux par le passé;

elle éclairera des débats d'une portée historique universelle sur le rapport entre la pensée et le langage, sur l'origine de l'homme, sur son évolution et celle des langues qu'il parle. Les spécialistes de ces questions sont confrontés à des problématiques semblables, quel que soit le domaine géographique où ils travaillent. De la diversité des terrains explorés ainsi que d'une collaboration constante surgiront sans doute des méthodologies créatrices de progrès.

Références

- BASTIN, Y. (1978), Les langues bantoues. In D. Barreteau (ed.), *Inventaire des études linguistiques sur les pays d'Afrique noire d'expression française et de Madagascar*, 123-85. Paris: Conseil international de la langue française.
- BASTIN Y., COUPEZ A. & DE HALLEUX B. (1983), Classification lexicostatistique des langues bantoues (214 relevés). *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer* 37:173-99.
- BASTIN Y., COUPEZ A. & MANN M. (1999), *Continuity and Divergence in the Bantu Languages: Perspectives from a Lexicostatistic Study*. Tervuren: MRAC, Annales, Série in-8°, Sciences humaines 162.
- BASTIN Y. & PIRON P. (1999), Classifications lexicostatistiques: bantou, bantou et bantoïde. De l'intérêt des 'groupes flottants'. In J-M. Hombert & L.M. Hyman, *Bantu Historical Linguistics. Theoretical and Empirical Perspectives*, 149-64. Stanford: CSLI Publications.
- BASTIN Y., COUPEZ A., MUMBA E. & SCHADEBERG T.C. (2003), *Reconstructions lexicales bantoues 3 / Bantu lexical reconstructions 3*. Base de donnée en ligne: <http://linguistics.africamuseum.be/BLR3.html>.
- BELEZA S., GUSMÃO L., AMORIM A., CARRACEDO A. & SALAS A (2005), The genetic legacy of Western Bantu migrations. *Human Genetics* 117:366-75.
- BENNETT P.R. & STERK J.P. 1977. South central Niger-Congo: A reclassification. *Studies in African Linguistics* 8:241-73.
- BLENCH R. (1989), New Benue-Congo: a definition and proposed internal classification. *Afrikanistische Arbeitspapiere* 17:115-47.

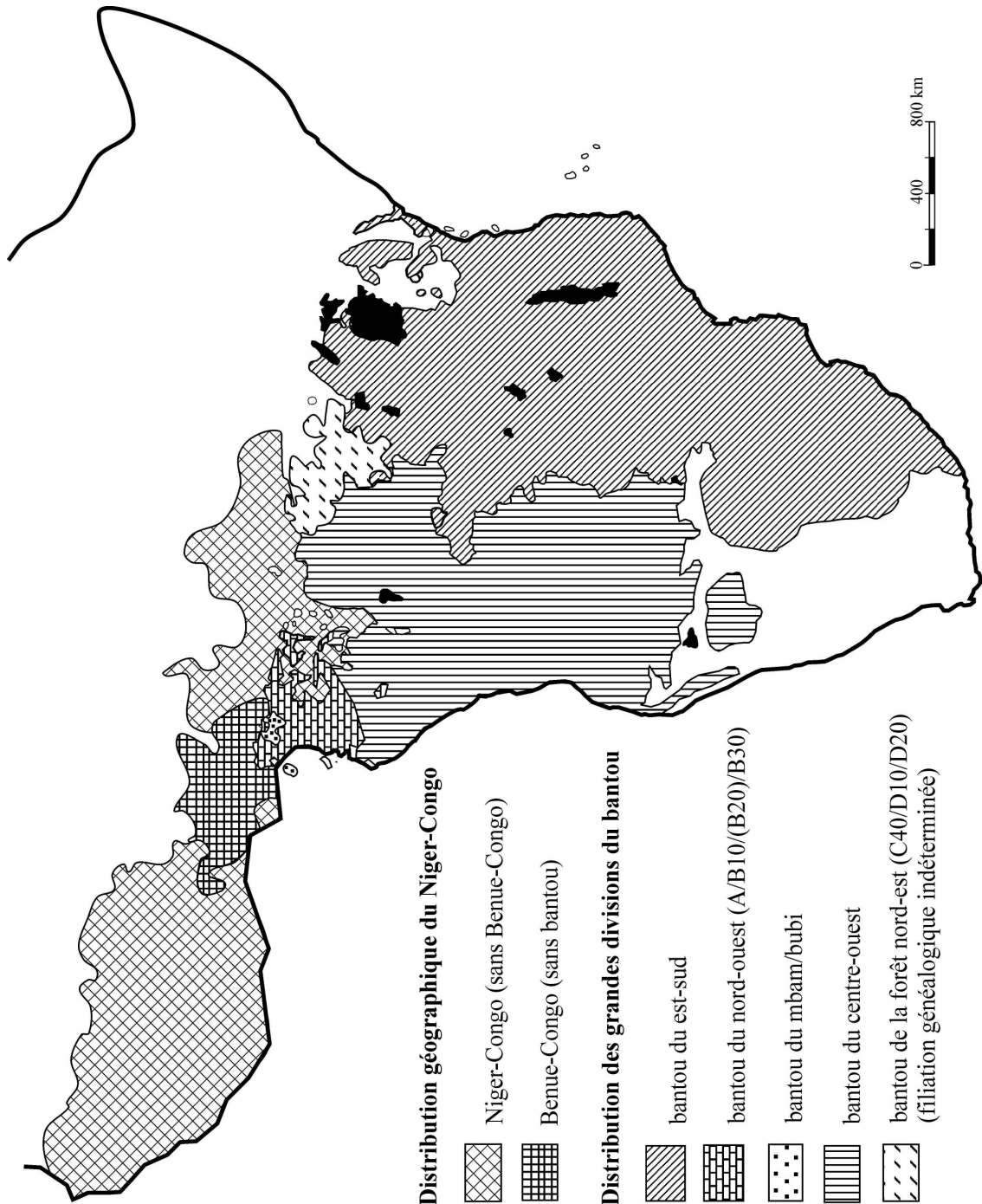
- BOSTOEN K. (2005a), *Des mots et des pots en bantou. Une approche linguistique de l'histoire de la céramique en Afrique*. Frankfurt: Peter Lang, Schriften zur Afrikanistik - Research in African Studies, Vol. 9.
- BOSTOEN K. (2005b), A diachronic onomasiological approach to early Bantu oil palm vocabulary. *Studies in African Linguistics* 34, 2:143-88.
- BOSTOEN K. (à paraître), Linguistic evidence for early plant food-processing: Observations from Bantu pottery and oil palm vocabulary. in P.A. Tsheboeng (ed.), *Proceedings of the 12th Congress of the Panafrican Archaeological Association for Prehistory and Related Studies (Gaborone July 2005)*.
- CHAMI F. (2003), The ancient cultural sequence for the central coast of East Africa: A new perspective. In *The Development of Urbanism from a Global Perspective*. Uppsala: Uppsala University, online publication: <http://www.arkeologi.uu.se/afr/projects/BOOK/contents/htm>
- CLIST B. (1987), A critical reappraisal of the chronological framework of the early Urewe Iron Age industry. *Muntu* 6:35-62.
- COUPEZ A., EVRARD E. & VANSINA J. (1975), Classification d'un échantillon de langues bantoues d'après la lexicostatistique. *Africana Linguistica* 1:131-58.
- DALBY D. (1975), The prehistorical implications of Guthrie's Comparative Bantu. Part I: Problems of internal relationship. *Journal of African History* 17:1-27.
- DAVY J.I.M. & NURSE D. (1982), The synchronic forms of Dahl's law, a dissimilation process in central and lacustrine Bantu languages of Kenya. *Journal of African Languages and Linguistics* 4:157-95.
- DE MARET P. (1994-95), Pits, Pots and the Far West Streams. *Azania* 29-30:318-23.
- DIXON R.M.W. (1997), *Rise and Fall of Languages*. Cambridge: Cambridge University Press.
- DONEUX J.L. (2003), *Histoire de la linguistique africaine*. Aix-en-Provence: Presses de l'Université de Provence.
- EGGERT M.K.H. (2005), The Bantu problem and African archaeology. In A.B. Stahl (ed.), *African Archaeology: a Critical Introduction*, 301-26. London: Blackwell Publishing.
- EHRET C. (2001), Bantu Expansions: re-envisioning a central problem of early African history. *International Journal of African Historical Studies* 34:5-27.

- FLIGHT C. (1988), Bantu trees and some wider ramifications. *African Languages and Cultures* 1:25-43.
- GREENBERG J.H. (1963), *The Languages of Africa*. The Hague: Mouton.
- GREGOIRE C. (1975), *Les locatifs en bantou*. Tervuren: MRAC, Annales, Série in-8°, Sciences humaines 83.
- GUTHRIE M. 1967-1971. *Comparative Bantu: An Introduction to the Comparative Linguistics and Prehistory of the Bantu Languages*, 4 vol. London: Gregg International Publishers Ltd.
- HASSAN F.A. (1996), Abrupt Holocene Climatic Events in Africa. In G. Pwiti & R. Soper (eds), *Aspects of African Archaeology*, 83-9. Harare: University of Zimbabwe Publications.
- HEINE B., HOFF H. & VOSSEN R. (1977), Neuere Ergebnisse zur Territorialgeschichte der Bantu. In W. Möhlig, F. Rottland & B. Heine (eds), *Zur Sprachgeschichte und Ethnohistorie in Afrika*, 57–72. Berlin: Dietrich Reimer.
- HENRICI A. (1973), Numerical classification of Bantu languages. *African Language Studies* 14:82-104.
- HUFFMAN T.N. & HERBERT R.K. (1994-95), New Perspectives on eastern Bantu. *Azania* 29-30:27-36.
- LANE P. (2004), The ‘moving frontier’ and the transition to food production in Kenya. *Azania* 39:243-264.
- LAVACHERY P. (2001), The Holocene archaeological sequence of Shum Laka rock shelter (Grassfields, Cameroon). *African Archaeological Review* 18:213-47
- MAHO J. (2003), A classification of the Bantu languages: An update of Guthrie’s referential system, In D. Nurse & G. Philippson (eds), *The Bantu Languages*, 639-51. London/New York: Routledge, Routledge Language Family Series.
- MEEUSSEN A.E. (1953), De talen van Maniema (Belgisch-Congo). *Kongo-Overzee* 19:385-91.
- MEEUSSEN A.E. (1967), Bantu grammatical reconstructions. *Africana Linguistica* 3:79-122.
- MEEUSSEN A.E. (1969), *Bantu Lexical Reconstructions*. Tervuren: MRAC, Archives d’Anthropologie 27.

- MEEUSSEN A.E. (1980), Exposé sur l'expansion bantoue. In L. Bouqiaux (ed.), *L'expansion bantoue. Actes du Colloque International du CNRS, Viviers (France), 4-16 avril 1977* (vol. 2), 595-606. Paris: SELAF 9.
- MERCADER J., MARTI R., WILKINS J. & FOWLER K.D. (2006), The Eastern periphery of the Yoruba cultural sphere: Ceramics from the lowland rain forests of Southwestern Cameroon. *Current Anthropology* 47 (1):173-84.
- MIEHE G. (1991), *Die Präfixnasale im Benue-Congo und im Kwa-Versuch eine Widerlegung der Hypothese von der Nasalinnovation des Bantu*. Berlin: D. Reimer.
- MÖHLIG W.J.G. (1981), Stratification in the history of the Bantu languages. *Sprache und Geschichte in Afrika* 3:251-317.
- NURSE D. (1997), The contributions of linguistics to the study of history in Africa. *Journal of African History* 38:359-91.
- NURSE D. (1999), Towards a historical classification of East African Bantu languages. In J.-M. Hombert & L.M. Hyman (eds), *Bantu Historical Linguistics. Theoretical and Empirical Perspective*, 1-41. Stanford: CSLI Publications.
- NURSE D. & HINNEBUSCH T.J. (1993), *Swahili and Sabaki. A Linguistic History (with a Special Addendum by Gérard Philippson)*, Berkeley: University of California, Publications Linguistics.
- NURSE D. & PHILIPPSON G. (2003), Towards a historical classification of the Bantu languages. In D. Nurse & G. Philippson (eds), *The Bantu Languages*, 164-81. London/New York: Routledge, Routledge Language Family Series.
- OLIVER R. (1966), The Problem of the Bantu Expansion. *Journal of African History* 7:361-76.
- PHILLIPSON D.W. (2005), *African Archaeology*. Cambridge: Cambridge University Press, 3rd edition.
- SCHADEBERG T.C. (2003), Historical Linguistics. In D. Nurse & G. Philippson (eds), *The Bantu Languages*, 143-63. London/New York: Routledge.
- SCHMIDT P.R. (1997), "Archaeological views on a history of landscape change in East Africa", *Journal of African History* 38:393-421.
- SINCLAIR P.J.J. (1991), Archaeology in Eastern Africa: An overview of current chronological issues. *Journal of African History* 32:179-219.

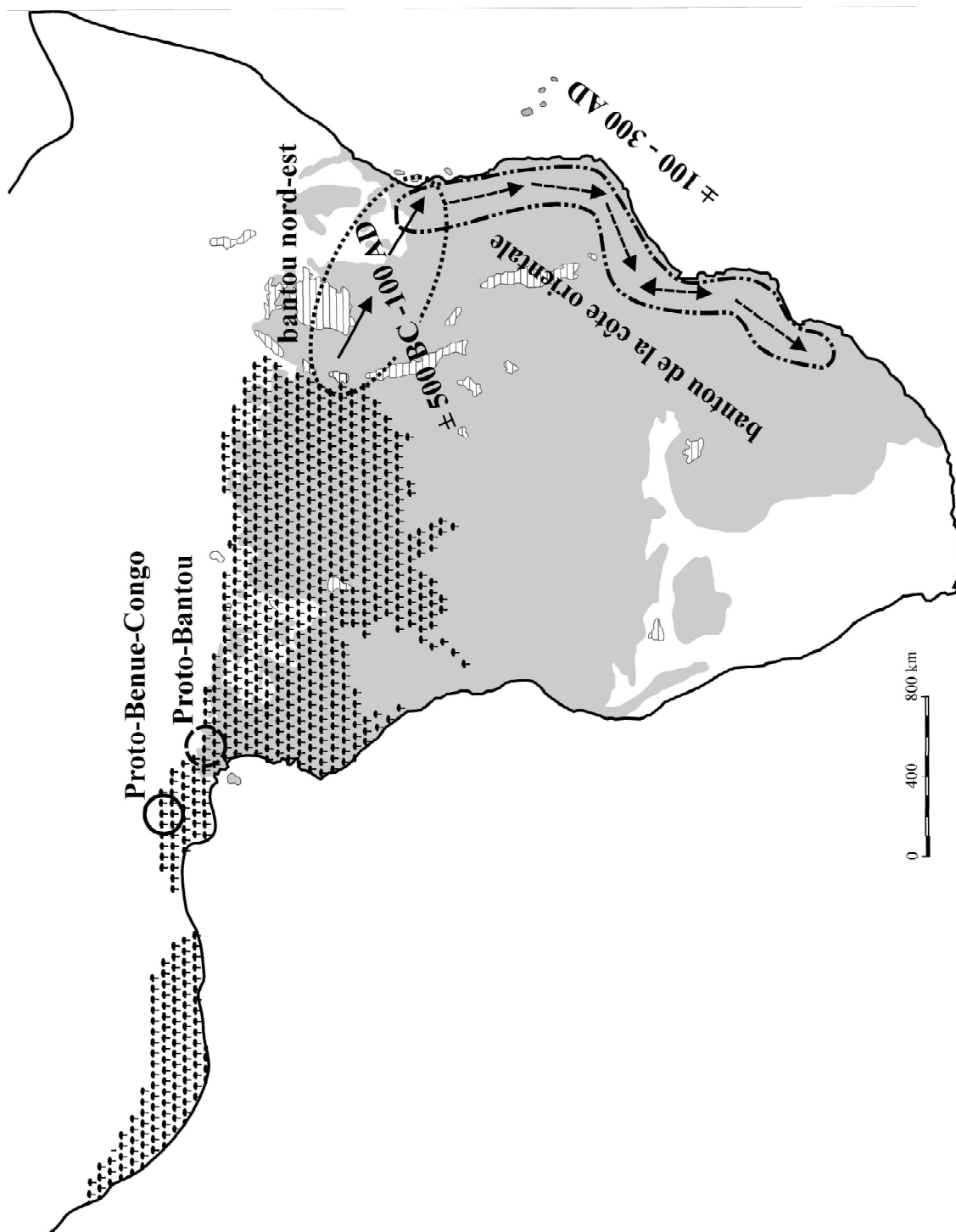
- VAN DER VEEN L.J., BERTRANPETIT J., COMAS D., QUINTANA-MURCI L. & STONEKING M. (à paraître), Language, Culture and Genes in Bantu: A Multidisciplinary Approach of the Bantu-speaking Populations of Africa. The Case of Gabon. In P. De Knijff (ed.), *Proceedings of the First OMLL Conference (Leipzig, April 2004)*. Strasbourg.
- VAN GRUNDERBEEK M.-C. (1992), Essai de délimitation chronologique de l'Age du Fer Ancien au Burundi, au Rwanda et dans la région des Grands Lacs. *Azania* 27:53-80.
- VANSINA J. (1966), *Kingdoms of the Savanna: A History of Central African States until European Occupation*. Madison: University of Wisconsin Press.
- VANSINA J. (1995), New linguistic evidence and the Bantu expansion. *Journal of African History* 36:173-95.
- WIESMÜLLER B. (1997), Möglichkeiten der interdisziplinären Zusammenarbeit von Archäologie und Linguistik am Beispiel der frühen Eisenzeit in Afrika. In R. Klein-Arendt (ed.), *Traditionelles Eisenhandwerk in Afrika: geschichtliche Rolle und wirtschaftliche Bedeutung aus multidisziplinärer Sicht*, 55-90. Frankfurt: Peter Lang.
- WILLIAMSON K. (1989), Benue-Congo Overview. In J. Bendor Samuel & R.L. Hartell (eds), *The Niger-Congo Languages. A Classification and Description of Africa's Largest Language Family*, 247-275. Lanham-New York-London: University Press of America.
- WILLIAMSON K. & BLENCH R. (2000), Niger-Congo. In B. Heine & D. Nurse (eds), *African Languages: An Introduction*, 11-42. Cambridge: Cambridge University Press.

Annexe 1: Distribution géographique du Niger-Congo, du Benue-Congo et des grandes divisions du bantou *



* Cette carte est basée sur les cartes linguistiques de Bastin & Piron (1999: 152), Nurse & Philippson (2003: 2), et Williamson & Blench (2000: 12)

Annexe 2: Evolution géographique et historique du bantou nord-est et du bantou de la côte orientale



Annexe 3: Localisation de l'aire luba à l'intérieur du domaine bantou

